

Jean Piat
Les silences
et les mots

roman

Flammarion

Extrait de la publication

Les silences et les mots

Un personnage de fiction peut-il marquer un acteur, au point de le transformer ?

Paul Rousseau n'en a jamais accepté l'idée.

Et pourtant...

Il est vingt-trois heures quinze, ce soir-là. Il vient de sortir de scène. Une rencontre insolite va l'obliger à se poser sérieusement la question. Une jeune avocate, Nathalie, le force – pour elle-même et pour lui – à y répondre.

Confronté aux raisons de la jeune femme, Paul Rousseau va peu à peu découvrir les siennes.

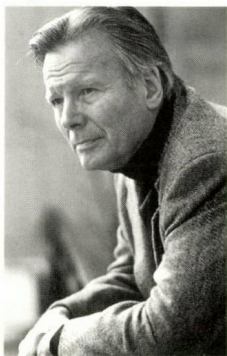
Étrange face à face où, de surprises en surprises, leur génération s'affronte.

Singulier coup de foudre où l'amitié se mêle à l'amour. Où chacun se révèle à l'autre, à travers mensonges et vérités...

Prêtre de comédie dans *L'Affrontement*, pendant plus de 500 représentations, Jean Piat arbitre ce duel avant autant d'humour que de passion et de gravité.

Après Le parcours du combattant, La vieille dame de la librairie, Veille de fête, Le dîner de Londres et La jeune fille à l'avant-scène, Jean Piat nous donne ici son septième livre.

Jean Piat



© F.D.R.



FF7602-98-X

Couverture :
Photographie Pascal Desgrappes

104,00 FF

Flammarion

Extrait de la publication

LES SILENCES ET LES MOTS

JEAN PIAT

**LES SILENCES
ET LES MOTS**

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion 1998
ISBN 9782081299610
Imprimé en France

À la fin de sa vie, un homme regarda en arrière. Il vit que tout le long du chemin il y avait quatre empreintes de pas sur le sable. Les siennes et celles de Dieu.

Adémar de BORRAS

À Lucie

Chapitre 1

Ce vendredi-là, le dernier du mois d'août, la soirée venait de se terminer et Paul Rousseau, acteur de son état, ainsi qu'il aimait à se qualifier, eut une sacrée surprise.

Depuis qu'il jouait ce rôle et cette pièce, sa vie n'en était pas exempte.

Mais celle-là, ce soir-là, était d'une tout autre nature.

Il n'était pas content de lui, ce soir-là. Il n'avait pas bien joué cette seconde représentation de la deuxième saison. Il avait besoin d'être seul.

Il y a des jours comme cela, des jours ordinaires, des jours de tous les jours, des jours où le destin frappe à la porte. Mais on ne le sait pas.

Pour Paul Rousseau, c'était un soir...

* * *

Le rideau est tombé sur le septième rappel dans ce théâtre où il triomphe. Les applaudissements crépitent encore mais Paul Rousseau vient de faire un

petit signe au régisseur : « fini ! », on ne relèvera pas le rideau. Il sort de scène. Il transpire un peu plus que d'habitude. La reprise d'une pièce après la relâche de l'été est toujours un peu ingrate. Les personnages, eux aussi, sont partis en vacances. Ils éprouvent toutes les langueurs mélancoliques de la rentrée. Michel Lélian, son jeune partenaire, vient de lui glisser :

– On s'est bien battus, hein ?

Paul Rousseau a acquiescé d'un « oui » vague. Quand Michel Lélian lui dit cela, c'est généralement pour prévenir les reproches. Le perfectionnisme est un art délicat qu'ils ont pratiqué l'un et l'autre sans modération. Leurs rapports en ont quelque peu souffert. Paul Rousseau, lourd de son demi-siècle de carrière, préfère remonter dans sa loge en silence. Il grimpe l'escalier quatre à quatre comme s'il y était attendu. Il s'assied sur une chaise de bois et reprend son souffle. Les deux étages qui séparent la scène de cette cellule de moine sont raides. Il a eu tort de les monter si vite. Il s'apprête à retirer son costume de prêtre. Il va commencer, c'est l'habitude, par le petit col « clergyman » qui en est le symbole et qui lui tient si chaud.

Trois petits coups discrets sont alors frappés à la porte de cette loge minuscule. « Allons bon ! »

– Qui est là ?

Aucune réponse. Fatigué, n'ayant nulle envie de se lever, il clame :

– Entrez !

Personne n'entre. Agacé, Paul Rousseau prend le temps d'enlever le col « clergyman ». Il se lève et ouvre la porte. Un homme à cheveux gris s'y encadre. Assez beau. Assez grand. Visage un peu crispé, regard qui interroge.

Silence. Choc. Stupeur.

Deux amis d'enfance viennent de se retrouver.

Comme un tableau se détache lentement d'un mur et finit par s'effondrer sur le sol, Paul Rousseau murmure :

– Jacques...

Il y a soixante ans ou presque, ces deux-là marchaient la main dans la main, inséparables, complices de toutes les folies. De l'adolescence au seuil de leur future quarantaine. Depuis trente-cinq ans ils ne se sont pas revus. Trente-cinq années d'ignorance volontaire. Trente-cinq années de silence. À cause d'une femme.

– Tu me... tu me reconnais ?

Le temps très court d'une certaine réserve, Jacques Bertrand a beaucoup vieilli. Paul Rousseau avale sa surprise.

– Je pourrais te poser la même question.

– Oh! toi... on te voit partout... ta photo est dans tous les journaux! Tu es extraordinaire... Tu ne changes pas.

– Si! Mais cela se voit moins. À cause des photos. Elles permettent aux gens de s'habituer petit à petit. C'est ça le miracle...

Le temps incertain d'un rire de convenance pour dissiper le malaise qui s'est installé entre eux, Paul s'est essayé à la désinvolture. Jacques s'inquiète :

– Je ne te dérange pas ?

– Non... Pas du tout. Je commençais à enlever mes habits sacerdotaux. Paul désigne son veston au revers duquel brille sa petite croix de prêtre. Je peux le faire devant toi.

- À propos... j'aime beaucoup ta pièce.
- N'est-ce pas ! C'est un sacré sujet.
- Oui. Et te voir en curé... ça m'a rappelé Sainte-Croix !

C'est alors le défilé attendri des souvenirs de collègue : le prof de physique et ses tics, le prof d'allemand et ses grognements, le préfet de philo dont on ne sait plus le nom, l'abbé... euh...

- Pinardier.
- C'est ça ! Pinardier ! Qu'on surnommait...
- Vinasse.
- Vinasse ! Oh oui. Quelle mémoire tu as !
- N'est-ce pas ?

Paul constate avec humour qu'à part ce compliment sur la mémoire et le bonheur un instant retrouvé des années de collège, Jacques ne s'est guère attardé sur les mérites de son interprétation.

- Et Lélian aussi ! Il est remarquable en séminariste, ajoute-t-il. Je ne l'imaginai pas du tout là-dedans. Je ne l'aurais même pas cru capable de...

- Tu le connais ?
- Hein ? Euh... Oui. Enfin... je l'ai connu... il y a quelques années.

Les mots et les gestes se sont arrêtés. Les regards se figent. La fausse allégresse est retombée. Jacques Bertrand est devenu plus grave. Paul Rousseau se demande par quel miracle cet avocat, un des plus célèbres de Paris, peut bien connaître Michel Lélian, jeune acteur que cette pièce vient à peine de révéler.

- Raison pénale ?
- Non ! s'exclame Jacques. Non... tout de même pas. Rassure-toi.

Le temps de prendre un virage pour changer de

sujet, et tout aussi soudainement Paul Rousseau va avoir droit à sa troisième surprise.

– Tu es seul? Tu es libre? On pourrait dîner ensemble? J'ai besoin de te parler. C'est pour cela que je suis venu ce soir.

Silence.

Dîner ensemble? Besoin de me parler! Pour me dire quoi? Qu'il n'aurait jamais dû me voler Élisabeth! Qu'il le regrette? Qu'il est venu me demander pardon?

Éprouvé par son rôle, déconcerté par cette visite et cette invitation surprenante après trente-cinq années de silence, Paul Rousseau balance :

– Écoute... euh...

– Oui, c'est un peu inattendu. Mais il y a prescription, non? Tout est si vieux, si loin de nous. J'ai eu des torts. Je le sais. Mais... j'ai des choses à te dire. Des choses très neuves.

Les hommes les plus sûrs d'eux-mêmes ont des faces timides. Il est vrai que ces deux-là en ont perdu l'habitude. Dans le regard qu'ils échangent et le silence qui s'y installe, un vieux reste de quelque chose, assez indéfinissable, échappé à leur âge et au temps, vient d'apparaître. Pourquoi Jacques se fait-il si humble?

Il a besoin de voir clair dans un problème qui le dépasse, dit-il. Un problème tout à fait particulier. Il pense que Paul peut l'aider. C'est pour cela – il le répète – qu'il est venu ce soir au théâtre. S'empressant d'ajouter qu'il ne le regrette d'ailleurs pas, comme s'il avait vu poindre dans le regard de Paul la nécessité d'un supplément d'enthousiasme.

– Tu es épatant dans ton curé. Je ne te l'ai pas assez

dit. À cause de Lélian. Je te demande pardon. C'est l'émotion de te revoir... Tu veux bien qu'on dîne ensemble ?

Ce ton presque suppliant, ce petit compliment racroché, ce désarroi visible, c'est la quatrième surprise de Paul en deux minutes.

Il pourrait questionner, ironiser, répondre : « besoin de moi, tu as été long à t'en apercevoir... »

Il n'en fait rien.

Au nom d'un sentiment qu'il est incapable de formuler, curiosité, nostalgie ou revanche sur le sort, il accepte l'invitation.

* * *

Au début la conversation est difficile. Jacques, aussi brillant avocat soit-il, ne sait guère comment aborder son sujet. D'autant qu'il ne s'est pas dérobé : il a évoqué le souvenir d'Élisabeth !

– C'est toi qu'elle aurait dû épouser... Mais ton métier lui faisait peur.

Paul n'a rien répondu. C'était préférable. Il aurait hurlé.

Dans ce petit bistrot proche du théâtre où des affiches posées en sous-verre sur toutes les tables rappellent un autre face à face – celui qui l'oppose à Lélian dans le spectacle qu'ils jouent – il s'est contenté d'un grognement indistinct. Élisabeth n'était pas née pour l'accompagner. Il le sait. Il a connu tant d'années de galère. Des années où l'on n'a rien à partager avec personne, que des angoisses. Sa réussite a été si tardive. Ce sont les plus sûres. Mais à vingt ans, on ne peut pas le savoir. Élisabeth avait besoin de sécurité.

Un jour, Paul lui a présenté Jacques, son copain Jacques... C'était une erreur. Le père était célèbre. Le fils allait le devenir. Paul n'avait rien à offrir à Élisabeth que ses incertitudes. Elle a choisi. C'est classique. L'amour a ses exigences. Le confort en est une. Ce qui est arrivé était « dans l'ordre ». Elle était si belle...

– Quand elle m'a quitté, reprend Jacques, dix-huit ans déjà, c'est fou, j'ai cru qu'elle allait revenir vers toi... Ça aurait été logique, non ?

Son regard interrogateur s'est posé sur celui de Paul. Logique ? Pourquoi logique ? Parce que deux ans après avoir épousé Jacques, elle est revenue vers lui ? Épouse de l'un, elle est devenue la maîtresse de l'autre. Classique, cela aussi. On ne va tout de même pas éplucher ces comptes-là ce soir ! Il y a prescription, là encore ! Où veut-il en venir ? Quelles sont ces choses « très neuves » qu'il a à lui révéler ?

– Je crois qu'elle t'a toujours aimé, au fond.

Paul sent à nouveau monter la colère. Il pourrait rétorquer : « Et moi ! Moi je n'ai aimé qu'elle ! Tout au long de ma vie ! Tu m'emmerdes ! » Il s'abstient, il s'abstrait. À soixante-dix ans passés, ce sont des cris inutiles, presque indécents. Jusqu'à maintenant leur échange a été convenable. Pourquoi le bousculer ? D'autant que – contrepoint à cette ébullition – de vieilles sentences oubliées, mélange dérisoire d'anciens rôles, viennent lui chatouiller le crâne : « Deux hommes qui aiment la même femme sont un peu parents ! », ou encore : « Le cocu, c'est presque toujours l'amant. » Insupportable métier d'acteur !

– J'imagine que ce n'est pas seulement pour parler d'Élisabeth que nous dînons ensemble, ce soir, lance-t-il sèchement.

– Non. Bien sûr... bien sûr.

Jacques repose le verre de vin qu'il tenait à la main et se met à le fixer pour y puiser une vérité bonne à dire, semble-t-il. Une question, posée machinalement par Paul, comme on la pose dans un cocktail mondain pour solliciter des nouvelles de « Une telle », va encore retarder la révélation de ces choses neuves qu'il lui a annoncées.

– Comment va-t-elle ?

– Élisabeth ?

– Oui.

– Tu ne le sais pas ?

– Pourquoi le saurais-je ?

Très court silence. Le temps que l'étonnement de l'un se transforme en stupeur pour l'autre.

– Elle est morte, Paul... en novembre dernier.

C'est la surprise la plus rude de la soirée. La cinquième.

– Elle était parmi les victimes de cet accident d'avion... au-dessus de New York... tu te souviens ? Elle revenait en France presque tous les ans. Et...

Jacques a laissé tomber les mots comme on détaille les paysages ou les personnages d'un album de photos que l'on feuillette. « Noël aux sports d'hiver, tonton cet été aux Caraïbes... »

Des images d'Élisabeth se mettent à défiler dans la tête de Paul. Élisabeth dans ses bras. Élisabeth dans les bras de Jacques. Cette nuit horrible où il a entendu des soupirs à travers la cloison d'un hôtel de vacances où ils résidaient tous les trois.

– ... Ça m'a fait un choc, à moi aussi, murmure Jacques.

Le visage trouble d'Élisabeth le lendemain, s'excuse-

sant presque. Et ce corps dont il avait toute la nuit deviné les attitudes et la beauté. Ce corps que l'autre avait touché.

– Tu... tu l'ignoris ?

L'accident, il l'a su. Les victimes, non. C'était l'époque où les répétitions de sa pièce allaient commencer. Comme toujours dans ces cas-là rien ni personne n'existait plus.

Jacques pourrait lui dire à quel point il est navré de sa brutalité involontaire. Paul pourrait l'en excuser d'un mot. Ils choisissent de se taire. Sorte d'hommage rendu à celle qu'ils ont aimée l'un et l'autre.

L'amitié a ses dérives. L'amour a ses mystères que le silence, seul, ne trahit pas.

– Alors... ? Tu avais des choses neuves à me dire...

– Oui... à propos de Nathalie.

La vraie raison de leurs retrouvailles, c'est elle. Le problème particulier qui le dépasse, c'est sa fille Nathalie, revenue vivre auprès de lui depuis la mort de sa mère.

– Elle l'a suivie quand nous nous sommes séparés, Élisabeth et moi. Elle a fait une partie de ses études en Amérique, l'autre à Paris. Partagée qu'elle a toujours été entre nous deux. Elle est diplômée d'Harvard, licenciée en droit, en France, car elle n'a jamais très bien supporté l'Amérique. Et puis...

D'un ton presque lamentable, il lui parle de cette Nathalie très belle, qu'il adore mais qu'il ne comprend pas. De cette Nathalie qui semble avoir eu un parcours sentimental très agité et pour laquelle Paul Rousseau n'a jamais eu aucune indulgence. Car elle a été, sans aucun doute, la cause involontaire de sa fracture avec Élisabeth. Tout s'est dégradé entre eux, à

mesure qu'elle prenait une place de plus en plus importante dans la vie quotidienne de sa mère.

– Elle a voulu devenir actrice quand elle était plus jeune. Heureusement elle s'est rendu compte à temps qu'elle n'avait aucun talent. Elle est très belle, tu comprends...

– Tu me l'as déjà dit !

– Oui... Pardon.

Jacques vient de sentir l'impatience de Paul. Sans trop chercher à en comprendre la raison, il accélère sa confiance.

Nathalie a rencontré, dix ans auparavant, au Conservatoire de Paris, au cours d'une des journées d'audition publique, un jeune acteur qu'elle a trouvé exceptionnel. Elle a tout abandonné, famille, études, pour vivre avec lui pendant deux ans. Il lui a fait un enfant et ils se sont quittés au bout de ces deux ans. À cause d'elle ou de lui, il l'ignore. Elle ne se confie pas. Il y a une grille entre eux, un mur même...

Jacques Bertrand se redresse un peu sur son siège et soupire.

– Ce jeune acteur, tu l'as compris, c'est...

– Quoi ! C'est Lélian ! s'exclame Paul Rousseau.

– Très exactement. Il portait un autre nom, en ce temps-là. Il s'appelait Lucien Suret.

Sixième surprise.

Nathalie l'a revu, par hasard, dans la pièce. Juste avant les vacances. L'avant-dernière de la saison. C'est vraiment pas de chance ! Elle en est revenue bouleversée. Pas à cause de la pièce. À cause de Lélian, précise Jacques. Depuis, elle n'est plus la même. Elle est en totale perte d'équilibre.

– Et ce n'est pas avec un acteur qu'elle le retrouvera ! marmonne-t-il.

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en novembre 1998

Imprimé en France
Dépôt légal : septembre 1998
N° d'édition : FF 760203 - N° d'impression : 45003